

I  
VALAAM

À ce point que, de bonne foi, on n'aurait pu prétendre à un hasard. En effet, on vit sortir un mutilé de sa cellule, héros de l'île parmi d'autres, diminué sous le fessier avec un déhanchement inoubliable, une espèce de pendule volontaire, le corps oscillant d'avant en arrière à chacun de ses pas qu'il effectuait sur les mains, agile, plutôt souple et sans que rien ne pesât, les épaules comme elles travaillent aux arceaux, un magnétisme terrien à peine empesé, les deux bras enroulés dans un fichu de laine, les paumes servant de talon, le poignet efficace, en soutènement, actif, un grand moignon à lui tout seul se balançant entre deux foulées, le buste qu'il envoyait au sol comme un plot, une potiche mobile avec un peu de poussière flottant autour des hanches à chaque nouvelle tombée, un bassin qui servait de bollard. Voilà pour lui tandis que son voisin de droite chiquait sur le pas de sa cahute, un homme court lui aussi, pareil, grognard hilare, sans jambes non plus, coupées moins long peut-être, un têtard tenu debout, non pas assis mais se soleillant dans une banne en osier – et cela lui faisait une espèce de jupe à l'envers quadrillée d'ombres et de jours, heureux effets sous les canisses –, de commerce avec un barbichu, le voisin, sympathique, cancanier, diminué sous le ventre, un riverain de la colonie, silencieux déclameur de

Pouchkine (il ânonnait les premiers vers de *Poltava*, emberlificoté au huitième), même mal, pareil amputé posé comme une bourriche sur une planche à roulettes ; encore, il manquait une roue sur les quatre si bien qu'un angle de la planche s'invitait dans la terre et que, dessus, le corps penchait avec. À deux pas, un autre, enroulé dans une veste ouatinée, en retrait sans rien faire sinon se lisser le nez avec un évident respect introspectif qu'on n'aurait su sonder – s'il se le frotte ou si le principal n'est pas de se respirer délicieusement le bout des doigts, leurs humeurs coriaces, la réglisse encroûtée sous les pouces? –, même allure, quillé dans la luzerne, homme piédouche à lui seul. Passons-le. Ensuite, comme des serre-livres sans rien d'autre au milieu, deux adossés, deux roux, double souche en étai, jumeaux des heures, l'un se décrottant les ongles à la pointe du couteau, l'autre épuçant du doigt des groupes de caractères imprimés de longtemps sur une feuille de journal huit fois lue. Et ça recommençait dans l'abri limitrophe, tout à côté, sur le pas de sa cahute, un autre « samovar » – c'est leur nom à tous, *samovary*, on les appelle ainsi, courtauds comme l'ustensile, ventrus, une pièce de vaisselle que l'on pose dans un coin avec le grand réservoir qu'est le corps, le vase et son couvercle qui fait la tête, et puis des anses sur les côtés pour les bras, théières et cafetières n'ont pas beaucoup de pieds –, celui-ci accoté à sa murette couverte de papier goudron, les yeux fermés avec un beau sourire dessous, la tête au ciel et les bras en ailettes lui soutenant la nuque, se basanant la pomme d'Adam aux premiers chauds du printemps. Et non loin tout reprend, deux joueurs d'échecs en vis-à-vis, à même le sol, cinq autour menton bas, les bras croisés, les yeux louchant sur la partie, le damier garni de pièces en bois tourné, des bouchons de pin taillés maison, encore vingt-trois sur l'échiquier, les têtes grossièrement figurées, cheval, reine et, plus bas, le buste des figurines qui ressemblait en miniature à la

morphologie uniforme de l'endroit, interrompue, sans reste, le bas du ventre perdu dans un socle épaté. Les cavaliers, les pions de la même taille, le roi à leur image, aucune jambe pour personne, la tour elle-même comme s'il lui manquait le bon piétement. Les estropiés ont un avantage plastique : leur bedon passe inaperçu. Mais en même temps, c'est bizarre, ce qu'il leur reste de corpulence évoque un éléphantiasis mal cerné. La partie d'échecs languissait. Les deux adversaires jouaient un pion entre de longs intervalles quand les témoins penchés sur le damier avançaient à voix basse leurs pronostics pour les trois prochains tours. Le jeu était couvert par les accords d'Igor Netcheporenko, mélomane à l'orthodontie déplorable, *mi, la*, qui mâchouillait à vide dès les premières mesures des *Bateliers de la Volga* – « Ho hisse! » –, chant populaire gratouillé sur une guimbarde choyée dans l'île bien que personne ne l'écoutât, à cause qu'on lui reconnaissait une guibole en trophée ; personne pour apprécier le chant d'Igor mais son seul instrument servait de mascotte à la communauté, de contre-effigie, une balalaïka, un caisson, pas de bras, la rosace centrale qui faisait la bouille et une jambe en l'air. « Ho hisse! » jusqu'au dernier couplet, avec reprise, tandis qu'à l'échiquier Anton Varlav acculait de ses pions le dernier fou de son adversaire. Tout près, sans qu'il y eût de rapport d'un groupe à l'autre, trois « samovars » étaient à repriser leurs frusques, deux à battre du linge, dont Evgeny, résident de l'île, un fameux maigrichon ayant pour lui d'être si effilé que la perte motrice pouvait passer inaperçue, un gars efflanqué, tuilé d'omoplates, toujours très pisseau d'apparence au point que divisé d'un hémisphère il semblait debout, Evgeny, émondé comme les autres, surnommé par ici le « cadran solaire ». Toute une horlogerie camarade. On disait d'Evgeny Lientrof que son torse donnait les heures quand son nez indiquait l'ombre des minutes, les secondes. D'ailleurs il

portait une montre, un modèle allemand, brisé, sans verre, aiguilles courbes, n'importe, un butin de 45. Son pas de porte jouxtait celui de Sokolov, l'âme aux couleurs, un naturaliste, espèce de barbouilleur se reprenant tous les jours sur un carré de choux en mal d'azote, son éternel motif, même cadrage, même empan, le comestible *a tempera*, les choux, variété souffreteuse du potager communautaire où rien ne donnait. Alors il les peignait plus gras qu'en vérité, de feuille, de trognon, de souvenir, les radicales imaginaires comprises dans le tableau, sans gouache, sans tube ou aquarelle car tout manquait à la confrérie des samovars, rien qu'avec des pigments du cru, terre et vase d'ici, glands pilés, huile de martre, liants de moka, si bien que ses compositions étaient d'allure roussie, choux bistres, potassés, choux tabac, des lavis potagers que son voisin Fedor appréciait contre l'original. Fedor posté devant les lavis, benoîtement quoique plein de bon sens : « C'est bien fait mais pourquoi les peindre puisqu'ils existent déjà ? »

Prenez une gare, un hall de gare avec du monde à attendre ; on ne le sait pas mais il s'y trouve à chaque instant un pianiste, un électricien, un amateur d'échecs, un comptable, un médecin, un peintre, un géomètre, une femme enceinte qui ne le sait pas encore, une autre oui, etc., comme ici – non, aucune femme ici. Ainsi la parade reprenait de baraque en baraque tandis qu'on remontait l'allée, la suivante hébergeant un ancien typographe plein d'une morne habitude d'esprit qui était d'attendre, sans rien avoir à dire, Andreï Mindin, le nez fruité dans une face blême avec, pour seule qualité d'expression, l'onglet d'une langue poinçonnée entre les dents. Son gourbi épaulait celui d'un ancien ouvrier d'une unité de peaux, un atelier de Vsevoljsk – mouffles, semelles, tabliers, façonnage des brodequins, talonnettes et ceintures –, Iakov Afanassiev, auprès de qui chacun à la veillée recueillait des souvenirs de métier. Suivait un nouveau foyer,

celui d'un cul-de-jatte insignifiant, un renfermé, un invalide des plus sombres sans tellement partager l'ordinaire des résidents – c'est pourquoi on le tenait en mauvaise amitié, à cause de sa ronchonnerie légendaire, ses dons de rouscaille, sa passion des anicroches, ses pleurs pour un oui pouvant virer en rixe, Vassili Boumilov, barbu –, puis d'autres encore à la suite, même infirmité, genoux étêtés, jambes équarries, cuisses élidées, le comptoir des vétérans de 41, de 42 à 45, des braves ayant disséminé leurs membres à leur corps défendant, en Pologne, qui en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Roumanie, en Allemagne, un peu partout mais la plupart en Russie. À force d'aller sur les bras, beaucoup ressemblaient à des marabouts, la tête dans les épaules, ils en avaient le pli. Et le travelling des hommes-souches se prolongeait, nouveau foyer, vingt-deuxième cellule, voici justement celle d'après, la vingt-troisième, celle de Pavel Tchechnev devant lequel on parlait bas, Pavel des petits soins qui apportait la gêne, l'œil comme les chiens voudraient savoir pleurer, la plus navrante figure de l'île, parmi les plus malheureux combattants de l'Union soviétique, le corps diminué mais l'âme fichée d'un chagrin comme aucun patriote, aucun rescapé, un sapeur, un engagé pour qui les quatre années de feu s'étaient prolongées d'un petit temps additionnel après la paix, Tchechnev des brigades de démineurs. Retour de Berlin, ceux-là encore avaient opéré sur des routes, dans des usines rompues ou sur des voies de chemin de fer, certains au bout du compte avaient tâté un engin explosif endormi depuis la victoire, passé le 9 mai 45, une semaine, deux, parfois six mois plus tard, inconsolables, des amputés de la paix, éplorés mutilés, hachés longtemps après le cessez-le-feu. La colonie avait le sien, Pavel Tchechnev de la vingt-troisième cellule, cuisant déveinard, suprême infirme plus totémique que quiconque en l'île.